

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 53

Artikel: Chinoiseries
Autor: Mex, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221495>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

avait voulu donner à son dévouement toute l'intensité des choses éphémères. Gabriel tenta de refouler dans la poussière du passé ce souvenir importun ; mais, il n'y parvint point, car le regard si triste, si touchant, de cette pauvre mère, au seuil du tombeau, ne cessait de réapparaître toujours plus distinct, plus expressif.

Le soir de ce même jour, Duressort ressentit le besoin de sortir de son chez lui solitaire ; il se dirigea lentement, la tête baissée, du côté de l'auberge du Cheval blanc. Ce n'était point son habitude de s'y rendre quand il savait devoir n'y trouver personne, mais pour la première fois de sa vie d'homme, la solitude lui pesait. En route, il rencontra Gottlieb, le Soleurois, qui lui lança un « Bonsoir Capriel » retentissant.

— Il fait froid, la « neiche » gèle !

Duressort allait lui répondre sèchement : « c'est ce qu'il faut à la canaille », lorsqu'il se ravisa et se borna à rendre d'un ton bourru le salut reçu.

A l'auberge, la salle à boire était vide. Gabriel se fit apporter trois décilitres de vin nouveau et assis dans un angle du local, il se mit à regarder pensif le fond de son verre. Un peu plus loin, la sommière, apparemment le nez dans un livre, l'observait à la dérobée, parce que le spectacle de Duressort muet et distrait était aussi rare que l'apparition d'un corbeau blanc. Dans le silence, on entendit un bruit insolite derrière la porte d'entrée. La sommière l'entr'ouvrit prudemment et reconnaissant le chien des vanniers, une pauvre bête errant dans le village depuis l'automne, elle le laissa entrer. L'animal avait faim, cela se voyait aisément. Il vint flairer Gabriel qu'il parut reconnaître pour en avoir reçu des pierres. Prudemment, la bête recula et se tint à distance, suivant attentivement des yeux tous les mouvements de son vis-à-vis. En septembre, ce chien de vanniers ambulants s'était égaré dans une remise déserte où, par mégarde, il resta enfermé pendant quatre jours et quatre nuits. Dans l'intervalle, ses patrons, après force jurements de ne pas le voir revenir, avaient continué leur pèlerinage sans leur bête de somme. Le chien, à peine libéré, les chercha longtemps dans toute la contrée. Ne parvenant à les découvrir, il finit par revenir à X... pensant, sans doute, que la bonne saison ramènerait ses maîtres à l'endroit où ils l'avaient abandonné. Depuis lors, il se nourrissait de ce que des âmes charitables voulaient bien lui réserver et il couchait tantôt-ci, tantôt-là, dans quelque coin du village. Ce soir de Noël, où la bise soufflait glacée, il était venu, le ventre vide, gratter à la porte du Cheval Blanc, où plus d'une fois déjà des clients pris de pitié lui avaient donné à manger. Et maintenant, l'œil humide, il regardait Duressort et Duressort attentivement le regardait. Après s'être dévisagés pendant dix bonnes minutes, Gabriel demanda à la sommière une livre de pain et un cervelas, puis il appela le chien, qui s'approcha méfiant, le caressa, partagea le pain et la saucisse en plusieurs morceaux et les donna à l'animal affamé. Une fois son compte payé, Duressort sortit une ficelle de sa poche, la passa au collier du chien et partit en bougonnant :

— Nous sommes tous deux solitaires, abandonnés ; dorénavant nous ferons ménage ensemble et tu n'auras plus à te plaindre de moi !

Le lendemain de ce Noël, la nouvelle de l'événement extraordinaire qui s'était passé au Cheval Blanc se répandit dans le village comme le feu d'une traînée de poudre. Il n'y avait pas à en douter, Duressort s'appêtait à changer de vie, puisqu'en un soir de Noël, lui l'ennemi déclaré de toute la création, il s'était senti solitaire et il avait adopté le chien des vanniers après lui avoir payé un festin.

Aimé Schabzigre.

Un malin. — Pourquoi dis-tu toujours à ce vieux grigou qui ne te donne jamais de pourboire : « Grand merci, monsieur ! »

— C'est pour que les autres clients ne prennent pas la mauvaise habitude de ne pas en donner non plus !

Un vrai paresseux. — Dans un salon, on parle d'un peintre dont la paresse est proverbiale.

— Il a tellement la flemme, renchérit quelqu'un, qu'il ne fait que des paysages d'hiver pour ne pas se donner la peine de mettre des feuilles aux arbres

QUELQUES VERITES OU DONNEES POUR TELLES

LES s'adressent particulièrement aux dames. La galanterie n'en fait-elle pas une obligation. Savez-vous où nous trouvons ces prétendues vérités ? Dans un ouvrage de M. Quitard, intitulé : « Proverbes sur les femmes, l'amitié, l'amour et le mariage ». Oh ! rassurez-vous, mesdames, cet ouvrage date de... 1858. Ce n'est plus d'aujourd'hui, soit, mais les dames, on le sait, ne vieillissent jamais. Donc, elles n'ont pas changé dès lors. Ces proverbes sont toujours de saison.

La poule ne doit pas chanter devant le coq, dit l'un d'eux. Cela signifie, paraît-il, qu'une femme, qui se trouve dans une société avec son mari, ne doit pas prendre la parole avant que celui-ci ait parlé.

En voici un autre, qui manque de galanterie et d'exactitude : *Pour faire mentir une femme, à coup sûr, il n'y a qu'à lui demander son âge*. Quelle médisance ! Les femmes n'ayant pas d'âge, bien naïf est celui qui pose à l'une d'elle pareille question. Aussi est-il souvent et justement remis en place, comme on dit.

Femme veut, en toute saison, être maîtresse en sa maison. Le désir le plus vif et l'étude la plus constante, de mère en fille, depuis que le monde existe et dans tout pays, c'est d'être maîtresse. Elles ont, pour y parvenir, une tactique merveilleuse, qui ne se trouve jamais en défaut. Les hommes civilisés ne savent pas y résister et le droit du plus fort, dont ils se glorifient, n'est rien en comparaison du droit du plus fin, dont elles ne se vantent pas. (Quitard.)

Une femme ne cède que ce qu'elle ne sait pas. Cela semble vouloir dire qu'une femme est incapable de garder un secret. Mais le bon Lafontaine n'a-t-il pas dit : « Et je connais, à ce sujet, bon nombre d'hommes qui sont femmes ! »

Il faut craindre sa femme et le tonnerre. La conclusion morale à tirer de ce proverbe, dit Quitard, c'est qu'il faut avoir pour sa femme des procédés pleins de douceur ; car plus son courroux est à craindre, plus il importe à l'homme de ne pas le provoquer.

Temps pommelé et femme fardée ne sont pas de longue durée. On sait ce qu'il en est d'un ciel pommelé ; inutile d'insister. Quant au fard, c'est un cosmétique pernicieux à la peau. Les femmes qui en font usage sont promptement flétries.

La femme et la poule se perdent pour trop courir. Tout le malheur des hommes, a dit Pascal, est de ne pas savoir demeurer en repos dans une chambre. Tout le malheur des femmes vient aussi de ne pas savoir se tenir à la maison.

Le renard en sait beaucoup, mais une femme amoureuse en sait davantage. La femme ou la fille la plus simple est toujours fort habile dans les affaires qui intéressent son cœur. On dirait que l'amour leur donne la faculté de tout voir. Rien ne lui échappe. Elle sait mettre à profit tout ce qui lui est favorable et tourner à son avantage les circonstances les plus compromettantes. Rien de subtil et d'exercé comme son instinct.

Mais, arrêtons-nous là, pour aujourd'hui.

La Patrie Suisse. — A l'occasion de Noël, la Patrie Suisse vient de publier un brillant numéro spécial de 48 pages, illustré d'une septantaine de superbes gravures, au nombre desquelles des reproductions de la célèbre « Madone aux Petits Arbres », de G. Bellini (1447), l'« Adoration des Bergers » de Ribeira, de l'admirable sculpture sur bois l'« Adoration de l'Enfant Jésus », de l'église St-Just, à Flums (St-Gall) ; des vues de la chapelle de Vuillens, commentées par M. Jules Amiguet ; de trente-cinq vues hivernales de nos stations de montagne. Une notice illustrée sur Innocente Defago, des croquis et nouvelles de Jean des Sapins et du Solitaire, etc. ; tout cela fait de ce numéro un ensemble aussi intéressant qu'artistique.

Petite actualité. — Comme les jours sont courts dans les environs du jour de l'An.

— Comme ma bourse va l'être davantage après !

Une recette. — Pourquoi as-tu loué un appartement dont l'escalier est si dangereux ?

— Je vais te le dire : Quand on vient me réclamer une petite note, je menace l'importun de lui faire descendre mes étages un peu vite, et tu comprends, cela le fait réfléchir...

NOS VIEILLES CLOCHES VUITEBOEUF

En 1646, les autorités de ce village passaient une convention dont voici le texte :

« Ce jourd'huy septième jour d'aoust mille six centz quarante six, maistre Jean Richenet fondeur et bourgeois de Payerne a délivré aux communiers de Vuiteboeuf et Peney, une cloche de la pesanteur de cent trente livres, la quelle il maintient estre de bon métal, promettant aussi d'avoir reçu vint escus et dix batz argent contant. Est le reste, qu'est vingt cinq escus ils luy seront délivrés à Payerne par le moyen de Mr Sauge, ministre de Baulmes. Et quand il les aura, en donnera quittance au dit seigneur Sauge, pour la délivrer aux dits communiers. Tesmoin : le nom du dit maistre icy mis de sa propre main.

(Signé) : Ainsi est Jan Richenet, fondeur. »

Cette cloche n'existe plus. Les comptes de la commune de Vuiteboeuf prouvent, en effet, qu'ayant été cassée en 1770, elle fut remplacée par celle qui se trouve actuellement dans le clocheton de la maison communale. Elle porte diverses inscriptions, spécialement les noms des membres du conseil de l'époque, mais la façon dont elle est suspendue ne nous a pas permis de les lire complètement. Pour ceux que les détails intéressent, voici quelques chiffres extraits du compte, rendu par les sieurs Pierre-François Lugrin et Jaques-David Addor l'aîné, « en calligrafe » de gouverneur de l'honorable commune de Vuiteboeuf et Peney pour l'année 1770.

Livré :

« Pour un vaire de vin en fesant la convention

» avec le sieur Lievreumont, 10 florins, 6 sols. »

« A David Lugrin pour avoir fourni un cheval pour le voiturage de la vieille cloche à

» Sainte-Croix, 1 florin, 6 sols. »

« A Daniel François Margot pour fourniture

» de la ferremente du joug de la nouvelle cloche, 1 florin. »

« Au fondeur Lievreumont de Pontarlier pour

» l'échange d'une cloche neuve contre l'ancienne

» qui était cassée, 418 florins 3 sols. »

« A ceux qui se sont aidés à descendre la vieille

» cloche du clocher et monter la nouvelle, re-

» fait deux fois le toit de ce dernier et pour la

» dépense du Sr Lievreumont et de 4 personnes

» qui ont été occupées à ce travail, 55 florins. »

« Pour avoir refait le corjon de la cloche et

» le graissage de celui-ci, 3 sols. »

« Pour la ferremente et le joug, 5 florins, etc.,

» etc. »

Le registre du Conseil de Vuiteboeuf étant

muet sur cette affaire, il est difficile d'en savoir

d'avantage, mais les détails que nous avons cités,

suffisent pour se faire une idée du prix de re-

vient de cette petite cloche. Environ 600 florins,

soit 1800 à 2000 francs de notre monnaie.

R. C.

Original aux Archives de Vuiteboeuf.

Articles parus : Montagny s. Yverdon, 3 décembre

1928; Noville, 6 juin 1925; Penthaiz, 5 novembre 1927;

Renens, 14 avril 1923; Vallorbe, 24 septembre 1927;

Vaulion, 15 octobre 1927; Villette, 21 mars 1925 et

4 décembre 1926. — Nyon, 3 mai 1924.

CHINOISERIES

JEREMIE est veuf de paille depuis une semaine ; sa Philippine est en vacances à Fenalet.

Il rencontre Eugène à la sortie du bureau.

— A propos, lui demande son ami, comment

t'accomodes-tu de ce célibat ?

— Ça n'est jamais si bien allé, répond Jérémie, car maintenant je peux enfiler mes chaussettes par les deux bouts !

Sieben est un pince-sans-rire, mais ses blagues sont parfois cruelles. Un dimanche qu'il se trouvait au café du Lac, il lia conversation avec « Burrus », un ancien légionnaire qui parle volontiers de ses campagnes et il l'amena sur son terrain favori.

Burrus se mit à narrer, en s'accompagnant d'une mimique expressive, un épisode colonial.

Un consommateur curieux, — le père François, — tendait l'oreille, qu'il avait dure, sans

arriver à comprendre un traître mot. Il rapproche sa chaise de celle de Sieben et demande sur un ton confidentiel : « Qu'a-t-il dit ? »

— Il a dit que tu ferais mieux d'acheter du pain que de porter une tubette ! explique le farceur.

Mais ce dernier n'avait pas calculé la portée de sa réponse et, avant qu'il eût eu le temps de faire un geste pour le retenir, le père François, qui n'entendait pas la plaisanterie et ne prisait pas l'observation, envoyait un soufflet à Burrus interloqué.

Et il fallut toute la diplomatie de Sieben pour liquider l'incident autour d'un demi-litre de nouveau.

A. Mex.

DU CARACTERE !

QUAND je vois comme on élève les enfants, nous dit notre hôte, je me demande où nous allons ? Les parents sont d'une indulgence, d'une faiblesse ! Avant même d'être capables de s'en apercevoir, les enfants le sentent. Alors, naturellement, adieu le respect, adieu l'obéissance !

Quant à moi, j'estime qu'il faut réagir et, sans me vanter, je ne suis pas mécontent des résultats que j'ai obtenus avec mes moutards. Ce n'est pourtant pas si compliqué que ça ! Et si vous me demandez quel est mon système, je vous le résumerai d'un mot : « Quand j'ai dit oui, j'ai dit oui ; quand j'ai dit non, j'ai dit non. »

Et puis, il faut que les enfants soient à leur place. Tenez, je connais plus d'une famille où les enfants sont tolérés au salon quand il y a du monde. Il faut s'occuper d'eux ; ils crient, font des bêtises et rendent toute conversation impossible. Ici, nous causons agréablement, tandis qu'ils prennent sagement leur thé avec la bonne. Tout cela, voyez-vous, est très facile à réaliser, seulement il faut avoir soi-même un tantinet de ce qu'on appelle le « caractère »...

A ce moment, la porte s'ouvre avec fracas, et le petit Totor se rue dans le salon, en criant :

— Un gâteau, maman, un gâteau !

Coupée par cette entrée intempestive, la conférence paternelle est suivie d'une scène non moins instructive :

Le père. — Non !

Totor. — Maman, un gâteau, un gâteau !

Le père. — Je te dis que tu n'en auras pas !

Totor (hurlant). — Je veux un gâteau, je veux un gâteau !

La mère. — Eh bien, tiens ! mais va vite le manger avec Justine.

Le père. — Et n'y revenez plus. Ferme la porte !

Totor mord dans son gâteau et s'en va, en laissant sur le tapis, comme le petit Poucet ses cailloux, une traînée de miettes. La porte reste béante.

Je me dispose à complimenter les parents sur la bonne mine de Totor, quand Popaul fait irruption dans la pièce, renverse un fauteuil, glisse sur le parquet, s'étale, reprend son élan et bondit vers nous en faisant trembler les tasses :

Popaul. — A moi aussi un gâteau !

Le père. — Non !

Popaul. — J'en veux un, j'en veux un !

Le père. — Je te dis que...

La mère. — Enfin, puisque Totor en a eu un, tiens !

Popaul n'a pas plus tôt regagné la cuisine que Totor réapparaît, poussant des cris de paon :

— Maman, Popaul en a eu un plus gros !

Bref, il fallut appeler la bonne. Quand les chaises furent relevées, la porte fermée, et que les hurlements furent étouffés dans les lointains de l'appartement, notre hôte put reprendre le fil de sa dissertation :

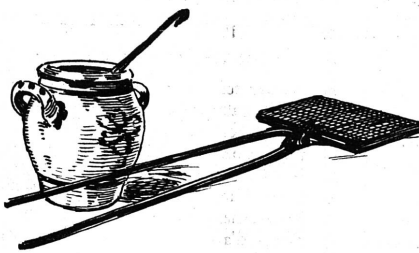
— Je disais donc, commença-t-il, qu'il faut évidemment ne pas être complètement dépourvu de caractère »...

(Ami de Morges).

R. C.

Définition. — Voyons, expliquez-nous ce que vous entendez par « diffamation » ?

— C'est... c'est quand quelqu'un n'a rien dit et qu'un autre va le raconter.



LES BRICELETS A LA MÉLANIE

C'EST une crâne luronne que la Mélanie, la femme au taupier d'Eperles ; il y en a même qui disent que c'est une virago, tant elle est méchante, à l'occasion ! Témoin, ce certain jour de revue des pompes, où son homme amena toute une coterie d'amis, dans la fallacieuse idée de boire encore un verre au guillon ; mais il trouva sa tendre moitié ferme comme un roc, la clef de la cave dans sa poche et intraitable dans son refus de la lui donner ! Notre pauvre taupier fut à l'affront et dut ravalier sa défaite sous les quolibets de la coterie qui en fit des gorges chaudes pendant tout un trimestre ; Mais, « rien ne paye comme le temps », pensa notre taupier ! Une fois sa rage apaisée, il réfléchit, longuement et froidement, à la vengeance ; car, la vengeance est douce, parfois ! L'été et l'automne passèrent ; l'histoire de la clef du paradis semblait être définitivement enterrée ; les fêtes de fin d'année étaient à la porte. Les taupiers, comme les poètes, ont parfois de sublimes inspirations ! Certain soir de décembre, dame Mélanie s'en fut, au galetas, chercher le fer à bricelets, qu'elle poutza, graissa et astiqua, afin qu'il fut prêt à faire feu. Son taupier de mari, qui fumait sa pipe au coin de la cheminée, sans avoir l'air de rien, se dit : « Le moment, le doux moment de la vengeance est arrivé ! » Tout semblait concourir pour faciliter les affaires ; la Mélanie était enrhumée à souhait et reniflait à nez que veux-tu. « Ça, c'est d'estra ! » se dit notre taupier.

Je vous dirai que dame Mélanie a la marotte de tout mettre dans de petites boîtes : la canelle, le sucre vanillé, le poivre, le borax, bref, toutes les épices et ingrédients que l'on trouve sous la voûte des cieux. Notre homme savait cela et sut en tirer profit pour mettre sa vengeance à exécution.

Pendant que la Mélanie s'en allait quérir des citrons au magasin du village, notre taupier remplaça la canelle par le poivre moulu et le sucre vanillé par le borax et vice-versa ; puis, comme si rien ne s'était passé, il continua à fumer sa pipe au coin de la cheminée. Au bout d'un petit quart d'heure, dame Mélanie rentra, hâcha menu l'écorce des citrons qu'elle venait d'acheter et se mit à pétrir la pâte pour les bricelets, sans oublier d'y mettre du sucre vanillé en abondance ; ça donne tant bon goût et tant d'arôme aux bricelets ! Qu'elle devait être bonne, la pipe au taupier, en ce moment solennel ! Et, avec quel zèle, quel dévouement inusités il prépara un bon feu, pour cuire les fameux bricelets ! Une bonne partie de la soirée y passa ; on eut chaud ; aussi, une fois la besogne terminée, la Mélanie prépara un bon pot de thé, sans oublier d'y mettre de la canelle, ça vous y donne un goût d'estra ! « Et pour toi, taupier, tiens un pot de nouveau, tu ne l'as pas volé, ce soir, devant cette cheminée ! » — « Bougre non, que je ne l'ai pas volé ; il remplacera celui de la revue des pompes ! » pensa le taupier. Puis, radieuse, Mélanie alla chercher chaux ou trois voisines, pour leur faire goûter les bricelets en buvant une tasse de thé.

Une, deux, trois voisines arrivèrent, et l'on s'exalta sur la corbeille de bricelets, dorés et appétissants ; on parla de recettes, puis, on se mit en devoir de goûter cette délicieuse pâtisserie. « Vous savez », leur dit la Mélanie, « je m'en remets à vous, car, je n'ai ni goût, ni senteur, tant je suis enrhumée. Sont-ils bons ? »

Les trois voisines se regardèrent, goûtèrent, puis regoûtèrent ; mais personne n'osait piper le mot, tant on craignait de mettre la Mélanie hors

des gonds. « Ils ne sont pas mauvais, » hasarda la Lucie au tambour, « mais ils ont un drôle d'arôme ! » La laitière cracha dans sa main, en faisant mine de s'étrangler, et la mère Pollet, la lessiveuse, eut un accès de toux aussi formidable qu'interminable !

La situation devenait inquiétante pour les convives, lorsque, un énergique « Tonnerre » de la Mélanie vint les soulager fort à propos ; elle venait, en effet, de goûter, à son tour, les bricelets ; et, malgré son rhume, elle constatait qu'ils étaient imangeables. Sûrement, elle devait s'être trompée de boîte et avait mis, Dieu sait quoi, au lieu de sucre vanillé !

Inutile de vous dire que, pendant qu'elle était allée chercher les voisines, le taupier avait rechangé le contenu des petites boîtes et tout remis dans l'ordre le plus parfait.

On voulut ensuite boire une tasse de thé, pour se rincer la boîte à paroles ; mais, bon sang ! le thé était encore pire que les bricelets ; et, cette fois, les voisines n'attendirent pas le « Tonnerre » de la Mélanie ; elles s'enfuirent, comme si le diable fut à leurs trousses ! La pauvre Mélanie pensa se trouver mal devant cette seconde et inexplicable déception ; elle ne trouva que cette parole, empreinte du plus profond désespoir : Le thé est encore plus crouë ! En guise de consolation, le taupier, impassible en apparence, mais jubilant dans son for intérieur, lui répondit d'un air candide : « Ce nouveau est pourtant rude bon ! » Il devait, en effet, être meilleur que celui de la revue des pompes !

Je vous laisse à penser si l'histoire des bricelets à la Mélanie défraya la chronique du village ; la laitière et la lessiveuse n'oublièrent pas d'en parler et d'en reparler à qui voulait bien les entendre ; et, sans en rien dire, chacun pensa qu'il y avait là-dessous une farce du taupier, qui prenait sa revanche de son affront de la revue des pompes !

Pierre Aulaire.

Théâtre Lumen. — A partir de vendredi 30 décembre, en matinée et soirée, à 3 h. et 8 h. 30, les dimanches à 2 h. et 4 h. 30 précises, l'œuvre si impatiemment attendue du public : **Ben-Hur**, la plus passionnante merveille de l'écran. Prix ordinaire des places. Adaptation musicale spéciale par l'orchestre renforcé.

Royal Biograph. — A l'occasion des fêtes de l'an, programme aussi varié qu'intéressant. **Le Rapide 113**, film d'aventures dramatiques et acrobatiques avec Tom-Mix et son cheval Tony. — **Afranchi** ! comédie dramatique et humoristique. Tous les jours, matinée à 3 h. et soirée à 8 h. 30. Dimanche 1er et lundi 2 janvier, 2 matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT

Lausanne, rue Centrale 4

CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %

Dépôt en comptes-courants et à terme de 3 % à 5 %

Toutes opérations de banque

Attention !!!

L'apéritif de marque « **DIABLERETS** »
Rafraîchit ! Rajoute ! Donne faim !
Que demander de plus complet !
De semblable, il n'existe point.

M. Stoiger & Cie
Lausanne 20 Rue St-François
ÉLECTRICITÉ
Souffloires — Réchauds — Fers à repasser
Grille-pain et tous articles électriques.

Demandez un

Centherbes Crespi

L'apéritif par excellence.